**Dossier 5 :** « Construction de l’information»

**Textes et documents**

1- Dominique Conil, *Avec « Laëtitia », Ivan Jablonka réinvente le fait-divers,* Médiapart, 22 août 2016.

2- Ivan Jablonka, *Laëtitia ou la fin des hommes*, La Librairie du XXIe siècle,

Le Seuil, 2016.

3- Alexandra Turcat, <https://making-of.afp.com/il-se-passe-toujours-quelque-chose-nantes>,19 juin 2014.

**1- Dominique Conil, *Avec « Laëtitia », Ivan Jablonka réinvente le fait-divers*, Médiapart, 22 août 2016**

Jablonka a écrit un ouvrage que l’on lit passionnément, sans jamais, et pourtant les évènements s’y prêtent, qu’il ne place son lecteur dans la position du voyeur compassionnel. Ce n’est pas une exposition, mais un cheminement.

Historien tenant du « je de méthode », conjuguant sciences humaines et littérature, il a en partage avec bien des écrivains un thème récurrent. Qu’il travaille sur les enfants placés par l’assistance publique ou les gamins réunionnais exilés - placés dans nos campagnes -, qu’il aborde même la vie et la déportation en 1943 de ses grands-parents Matès et Idesa (ils abandonnèrent leurs jeunes enfants pour les sauver, et ceux-ci grandirent placés en foyer), on retrouve en filigrane l’enfance et l’institution, la reconstruction de soi. *Laëtitia* ne fait pas exception.

Avant de s’achever brutalement en janvier 2011, la courte vie de Laëtitia Perrais, comme celle de sa sœur jumelle Jessica, avait débuté par des années chaotiques et terribles, suivies d’années en foyer, et, semblait s’être stabilisée depuis l’arrivée dans une famille d’accueil de Loire-Atlantique, chez les Patron. L’affaire Laëtitia ? On peut à peine s’en souvenir, déjà, ou bien n’avoir suivi que de loin ce fait divers qui a mobilisé les médias (enfin, pas tous) pendant plus de six mois. Meurtre d’une jeune fille gracile de 18 ans, section restauration du lycée Machecoul, travaillant à l’Hôtel-restaurant de Nantes, dont au matin on retrouve le scooter renversé, à un jet de pierre de sa maison, à La Bernerie-en-Retz.

On peut ne pas être d’accord avec Ivan Jablonka, lorsqu’il estime que les victimes sont négligées, attention et trouble fascination allant au criminel. En réalité, depuis vingt ans, les victimes se font de plus en plus entendre, se sont imposées au cœur du processus judiciaire, jusqu’à le troubler parfois. Il a pourtant raison quand même (un coup d’œil aux innombrables documentaires criminels suffit pour s’en assurer). Le statut de victime efface les contours de la personne, la rend paradoxalement anonyme.

Si ce livre n’avait qu’un mérite, ce serait déjà d’avoir restauré Laëtitia comme personne, avec une empathie évidente, et loin du portrait figé entre fleurs et hommages. L’auteur a aussi reconstitué avec une précision parfois accablante, le fonctionnement, les ratés, des institutions, machine policière, services judiciaires, services sociaux, fracassantes interventions politiques.

**2- Ivan Jablonka, *Laëtitia ou la fin des hommes*, La Librairie du XXIe siècle, Le Seuil, 2016.**

**14**

**Naissance d’un fait divers**

De nos jours, les gens meurent à l’hôpital ; parfois chez eux, dans leur lit. Qu’ils soient seuls ou entourés de leurs proches, leur décès est un drame privé, un malheur qui appartient à l’intimité des familles. Laëtitia, elle, est morte publiquement.

Son décès a été un événement médiatique. Ses parents ont suivi l’enquête à la télévision. Ses proches l’ont pleurée au vu et au su de tous, entourés de dizaines de voisins, de milliers d’anonymes et de millions de téléspectateurs. Les journalistes se sont invités aux marches blanches et à l’enterrement. Des chaînes de télévision ont commenté sa personnalité, glosé sur sa fin, sur un mode tantôt grave et contristé, tantôt voyeuriste et anxiogène.

Lors des marches de janvier 2011, sur le pont de Saint-Nazaire, à La Bernerie, à Nantes, ou à l’église en juin 2011, les journalistes étaient « comme des vautours », selon Alain Larcher : on les trouvait partout, dans la rue, dans les jardins, sur les toits, brandissant des micros sous le nez des proches bouleversés, extorquant des souvenirs ou des photos d’enfance, déclenchant des flashs en rafales, débarquant en troupeau dans les moments de recueillement.

Pour Mme Patron, les médias ont été « horribles ». Comment peut-on être si cruel, si inquisiteur ? Des camions de presse avec antennes paraboliques stationnaient toute la journée devant sa maison. Des journalistes ont sauté par-dessus son portail. Mme Patron a fini par leur donner des photos de Laëtitia « pour qu’ils fichent le camp ». Ces photos sont tombées dans le domaine public et, aujourd’hui, n’importe quelle recherche sur Internet en fait sortir une douzaine, sans compter les innombrables reportages sur les marches blanches, l’enterrement et les procès. Un journal a même publié un photomontage où Laëtitia, les cheveux pleins de soleil, les yeux riants et les joues roses, figure à côté de son meurtrier dont le portrait est reproduit en médaillon. Toute cette publicité a volé Laëtitia à ses proches et rendu leur peine encore plus accablante, leur deuil encore plus impossible.

Mais on peut aussi considérer cette médiatisation comme une sorte d’adieu, un hommage populaire, l’expression du chagrin et de la révolte qu’a ressentis tout un chacun en son for intérieur. Laëtitia a été pleurée par le pays tout entier. Un envoyé spécial à son enterrement, c’est l’assurance que chaque téléspectateur pourra déposer, par l’esprit et par le cœur, une rose sur son cercueil. Ainsi est née l’« affaire Laëtitia », l’un des faits divers les plus horribles du début du XXIe siècle.

**À PORNIC, L’INQUIÉTUDE GRANDIT POUR LAËTITIA**

(Ouest-France, 21 janvier 2011)

**PORNIC : TOUJOURS SANS NOUVELLES DE LAËTITIA**

« Laëtitia n’était pas connue des services de police et est décrite comme une personne bien insérée socialement. “Laëtitia est très gentille. Elle avait l’air d’être heureuse”, a assuré une voisine de la jeune femme. »

(Paris Match, 21 janvier 2011)

**LES PROCHES DE LAËTITIA PLONGÉS DANS L’ANGOISSE**

« L’attente. L’interminable et angoissante attente, sans pouvoir faire quoi que ce soit. Hier, les proches de Laëtitia ont passé une nouvelle et éprouvante journée à guetter la moindre nouvelle. “Je veux que tu reviennes, mon amour. Je t’aime, tu me manques tellement”, écrivait lundi Kévin sur la page Facebook de Laëtitia. Que Laëtitia revienne, c’était hier soir le vœu le plus cher de tous ses proches et de tous les anonymes, choqués par ce drame. »

(Le Parisien, 22 janvier 2011)

**UNE FAMILLE DANS L’ANGOISSE**

« Voici les titres de l’actualité de ce dimanche soir. Nous irons bien sûr à Pornic, avec beaucoup d’émotion. Vous le verrez aujourd’hui, c’est la famille d’accueil de Laëtitia qui est sortie de son silence. Elle évoque cette insoutenable attente. Cela fait maintenant cinq jours que l’on est sans nouvelles de la jeune fille. »

(France 2, journal de 20 heures, 23 janvier 2011)

[…]

**\***

Les journalistes passent parfois pour des cyniques, des mercenaires sans foi ni loi, des charognards, mais leur métier est d’informer, parce que n’importe quel citoyen a envie de savoir ce qui se passe autour de lui. Pour répondre à ce besoin et à ce droit, le journaliste mène des enquêtes fondées sur des sources – entretiens ou procès-verbaux, observations ou rapports, communiqués officiels ou renseignements officieux –, comme un historien, à ceci près que ce dernier est censé préciser l’origine de ses archives. Sa documentation doit être, autant que possible, explicite, publique et accessible, alors qu’un journaliste peut « traiter » n’importe quelle source, du moment qu’elle lui apporte une information utile. Avant d’écrire, tous deux sont tenus de vérifier, de recouper, d’agencer les faits. Dans le cadre de ce livre, j’ai rencontré des témoins et j’ai consulté des dossiers, en les complétant par les informations divulguées par les procès successifs.

Le travail du journaliste est indissociable de ses sources, plus ou moins protégées, plus ou moins secrètes. Quand les acteurs n’ont pas le droit de parler à visage découvert, l’information s’obtient à travers un jeu donnant-donnant : les « fuites ». S’il est vrai que le droit de savoir est légitimé par l’intérêt général, alors l’exercice de la démocratie repose sur un délit, la violation du secret de l’instruction.

Dans l’affaire Laëtitia, les fuites ont été systématiques.

[…]

Xavier Ronsin, procureur de la République à Nantes, s’est fait des alertes Google pour savoir en temps réel ce qui était en train de fuiter. Alors, au moyen d’une parole authentifiée et incontestable, il répond aux inexactitudes, aux rumeurs, aux contre-vérités, au délire, voire aux stratégies de déstabilisation : il y a toujours une marge de manœuvre entre l’absence de secret et la langue de bois. Nouveauté pour l’époque, Ronsin communique par mails avec l’ensemble des journalistes, mettant tout le monde sur un pied d’égalité, le journaliste de BFM TV qui campe devant le palais de justice comme le correspondant de Ouest-France. La chasse aux scoops en est pacifiée.

**\***

Pourquoi les journalistes se sont-ils intéressés à Laëtitia, faisant d’elle un personnage public ? Bien des victimes n’ont pas eu, si j’ose dire, cette chance.

En 2013, une femme disparaît à Vritz (Loire-Atlantique). Son mari lance immédiatement un avis de recherche, placarde des affiches un peu partout, prend la tête d’un défilé de 700 personnes, organise une manifestation devant la gendarmerie pour activer les recherches. Trois jours plus tard, un corps est retrouvé dans le coffre de la voiture calcinée de la femme, au milieu d’un bois. Il s’agit de l’épouse, qu’on peine à identifier tant le corps est dégradé, y compris l’ADN et les dents. Le mari s’effondre, fait enterrer son épouse en robe de mariée, prend un avocat, se porte partie civile. Il faudra huit mois à l’équipe de Frantz Touchais[[1]](#footnote-1) pour le faire tomber : en garde à vue, lui et sa maîtresse avouent avoir trucidé l’épouse à coups de bûche en l’attirant dans un guet-apens, avant de mettre au point un plan machiavélique pour faire croire à un crime crapuleux.

Cet assassinat, digne d’un (petit) Landru, est passé quasiment inaperçu. Mauvais timing : une affaire qui s’enlise pendant des mois. Mauvais endroit : on se trouve à la lisière de deux départements. « Le corps ayant été retrouvé dans le Maine-et-Loire, hors de ma zone de couverture, explique Alexandra Turcat[[2]](#footnote-2), je n’ai plus eu accès à l’enquête jusqu’à la mise en examen du gars. » Mauvaise sociologie : une affaire trop campagnarde, un peu bouseuse. En bref, la pauvre épouse n’est morte ni au bon moment, ni au bon endroit, ni de la bonne manière.

Inversement, la plupart des médias nationaux du Grand Ouest étant basés à Nantes (et non à Rennes ou à Brest), une affaire qui survient en Loire-Atlantique aura tendance à être amplifiée. En moins de deux heures, la presse écrite, les agences, les chaînes de radio et de télévision peuvent débarquer sur place à moindres frais, d’autant que les correspondants seront, consciemment ou non, tentés de couvrir ce qui s’est passé près de chez eux. En outre, pour Laëtitia, le storytelling fonctionne particulièrement bien : un « ange » livré à un « monstre », une « innocente » assassinée par un « fou », deux figures réunies – encore et toujours – en un couple obscène où la victime et le meurtrier deviennent siamois dans la mort. Du suspense autour d’une disparition puis d’un corps introuvable, une rapide politisation du dossier, des familles éplorées : une histoire prête à consommer.

Il y a les macchabées locaux, les contes d’horreur mort-nés, les petits faits divers sans envergure, et il y a les affaires qui « prennent ». Comment passe-t-on de l’entrefilet, parcouru d’un œil distrait dans le journal du soir, au drame national qui occupe les médias pendant des semaines ?

Un fait divers émerge, naît à la conscience publique, parce qu’il se trouve à l’intersection d’une histoire, d’un terrain médiatique, d’une sensibilité et d’un contexte politique. Ce sont les « grandes affaires », héritières des Histoires tragiques de François de Rosset qui, en 1614, bien avant l’avènement de la presse de masse, échauffaient et épouvantaient les esprits avec des récits pleins de sang et de sexe, crimes atroces, vengeances sauvages, empoisonnements, viols, incendies, auxquels on assiste depuis son fauteuil. Ces convulsions horrifiques et baroques ne flattent pas tant la perversité du lecteur qu’elles le purgent, comme une catharsis, en l’aidant à surmonter les traumatismes du temps et à apprivoiser la mort.

#### 16

#### Dans la boue et la vase

[…]

Frantz Touchais se souvient parfaitement de cette époque :

Ce sont de très grosses journées, de très grosses semaines, très intenses. Moi, je répartis le boulot. Il y a plusieurs ateliers, avec des responsables pour chaque atelier. Est-ce qu’il y a un acte de complicité ou pas ? Et puis on n’a toujours pas la petite.

La photo de Laëtitia est accrochée au mur de la cellule d’enquête. Cette photo, c’est le fil conducteur, le lien. Il ne faut pas qu’il y ait un seul jour où les gars se demandent ce qu’ils font là.

Devant la brigade de Pornic, il y a des dizaines de journalistes, des camions avec des antennes paraboliques, RTL, Europe 1, BFM TV.

On ne dort pas beaucoup. Le peu de temps qu’on a pour se reposer, on continue d’y penser. Le soir, dans notre mobil-home, on en parle et, quand on se couche, on y pense encore.

**\***

Une horde de journalistes assistent, transis, aux battues dans les champs et aux fouilles autour du Cassepot. Leurs articles et reportages sont illustrés par des images montrant des militaires ratissant la campagne, des plongeurs émergeant d’une rivière, des plantons devant la gendarmerie de Pornic, la foule emmitouflée lors des marches blanches, l’appel à témoins placardé sur toutes les vitrines de la région.

Entre le 19 et le 31 janvier 2011, Alexandra Turcat rédige une centaine de dépêches. Le nombre de reprises d’une dépêche AFP est énorme, entre trente et quarante par jour : presse nationale, presse régionale, quotidiens, hebdomadaires, sites Internet des télévisions et des radios, portails de news, etc.

**CORPS TOUJOURS PAS RETROUVÉ, LES RECHERCHES CONTINUENT**

(AFP, 23 janvier 2011)

**REPRISE DES RECHERCHES EN PLUSIEURS ENDROITS LUNDI**

(AFP, 24 janvier 2011)

**LAËTITIA TOUJOURS INTROUVABLE**

(AFP, 27 janvier 2011)

Dans les médias à flux continu, même quand il ne se passe rien, il faut qu’il se passe quelque chose. D’où cette litanie vide et angoissante : Laëtitia reste « introuvable ». Mais la présence des journalistes sur le terrain est essentielle : il faut humer l’atmosphère, décrire ce qu’on voit, rencontrer les proches, recouper les informations. On passe des journées entières dans la boue, par un froid humide qui pénètre jusqu’aux os, à regarder les gendarmes fouiller les haies, remuer mer et terre.

[…]

**24**

**Le Trou bleu**

***Mardi 1er février 2011***

[…]

Les premières fuites ont lieu depuis la chancellerie ou le sommet de la gendarmerie. En quelques coups de fil, l’information redescend toute la chaîne vers le bas. La troupe des journalistes se trouve alors à Pornic pour déjeuner, après avoir assisté toute la matinée aux fouilles au Cassepot. Patrice Gabard de RTL obtient l’information de Paris vers 12 h 15 ; il la passe à l’antenne au flash de 13 heures. Alexandra Turcat réussit à joindre le procureur sur son portable et publie une alerte AFP « urgente » à 13 h 15. Pour l’instant, il ne s’agit que d’un corps retrouvé dans la région de Saint-Nazaire.

Tous les journalistes sautent dans leur voiture et prennent la direction du pont de Saint-Nazaire. Au moment de franchir la Loire, Patrice Gabard apprend qu’il s’agit de Lavau, à 30 kilomètres de là. RTL divulgue le nom de la commune, ce qui permet à l’équipe de France 2, en route elle aussi, de bifurquer aussitôt vers le sud à la hauteur de Savenay. Elle sera la première à arriver dans le village de Lavau, suivie de quelques minutes par Patrice Gabard et Anne Patinec.

De son côté, Alexandra Turcat appelle un journaliste qu’elle connaît sur Savenay. Elle lui parle d’un étang dans une ancienne carrière, il répond sans hésitation : « C’est le Trou bleu. » Accompagnée de Jean-Sébastien Évrard, photographe à l’AFP, et de Pierre-Emmanuel Bécet, de BFM TV, elle arrive dans le village de Lavau aux alentours de 14h30. Des barrages filtrants interdisent la circulation. Leur véhicule est bloqué à deux kilomètres de l’étang. Ils cherchent le moyen d’y aller à pied, à travers les marais.

Quand Martinot et Ronsin arrivent au Trou bleu, Florence Lecoq, procureure de la République à Saint-Nazaire, est déjà sur place, la commune de Lavau étant située dans sa juridiction. Les gendarmes ont bouclé les abords de l’étang et mis en place le périmètre de sécurité. Les plongeurs sont encore dans l’eau. La tente pour accueillir le corps est prête. Au moment où le juge Martinot descend de la voiture, il entend un bruit de moteur au-dessus de sa tête : c’est i-Télé qui survole la zone. Être sur le site avant le magistrat instructeur, avoir eu le temps de louer un hélicoptère !

[…]

Alors qu’Alexandra Turcat et ses deux collègues tournent en rond dans le village de Lavau, un gars s’arrête devant eux.

– Vous voulez aller au Trou bleu ? Je vous emmène !

Il est cultivateur et sa propriété communique avec la zone des étangs. Peut-être pour rendre service, peut-être pour jouer un tour aux gendarmes, il les embarque tous les trois et, grâce à un détour qu’il connaît, les fait passer derrière le barrage filtrant. Ils cheminent sur une route en terre qui longe les étangs. Les trois journalistes pénètrent à l’intérieur du périmètre de sécurité, à la grande consternation des gendarmes. Ils sont à 50 mètres des lieux, mais ils ne voient rien : l’endroit est caché par une butte.

Un gendarme s’approche d’eux, exaspéré : « Vous comprenez bien qu’on va vous faire sortir d’ici ! »

Les trois journalistes sont reconduits manu militari vers le premier barrage, dans le village de Lavau, où ils rejoignent la troupe des journalistes. Le seul qui ait réussi à faire mieux : Jean-Michel de Cazes, de i-Télé, pilote d’ULM amateur. Il a contacté un de ses amis du club et, ensemble, ils ont décollé depuis leur aérodrome habituel, au sud de la Loire. « La zone était bouclée, il fallait absolument trouver des images. Le seul moyen : l’aérien. Mon copain connaissait très bien la région. On traverse la Loire et on est dessus. » À l’arrière de son autogire, il a pu filmer l’étang, les gendarmes, le camion des techniciens. De retour au sol, il a monté les images sur son ordinateur et les a envoyées à i-Télé, qui les a aussitôt diffusées. Alexandra Turcat salue l’exploit : « Là, on se dit : “Bien joué !” » TF1 et l’AFP n’auront leurs images que plus tard, grâce à un hélicoptère spécialement affrété.

[…]

**3- Alexandra Turcat,** [**https://making-of.afp.com/il-se-passe-toujours-quelque-chose-nantes**](https://making-of.afp.com/il-se-passe-toujours-quelque-chose-nantes)**, 19 juin 2014**

**NANTES (France), 19 juin 2014** - Un « détaché », dans le jargon de l’AFP, c’est un journaliste seul en poste pour couvrir un vaste territoire. Celui qui touche à tous les sujets, du plus futile au plus grave. Le journaliste de terrain par excellence. « Ma zone », c’est la Loire-Atlantique et la Vendée, dans l’ouest de la France. Ma base, c’est la ville de Nantes (Naoned, en breton), que je vais quitter dans quelques jours après quatre ans d'un poste pour le moins « rock'n roll ». Et je ne devrais pas dire que le détaché est « seul » car en fait, il ne l’est jamais. Durant ces quatre ans, j’ai été entourée en permanence : par les photographes Franck Perry et Jean-Sébastien Evrard, par les collègues de l’AFP venus en renfort ou donnant un coup de main à distance, et par ceux de tous les autres médias, aussi confraternels que professionnels.

**Hiver glaçant**

Cette confraternité des collègues et le soutien humain mutuel furent essentiels en 2011, pour couvrir, pratiquement à la suite, deux des plus gros fait divers nationaux de cette année-là. Très éprouvants pour les journalistes aussi, tant ils étaient durs. Pendant des jours, des semaines, on suit au plus près, presque autant que les enquêteurs et malheureusement aussi les familles des victimes, les indices qui s'accumulent, une vérité horrible qui s'assemble. Et en ce qui me concerne, impossible de trop me mettre à distance, car il me semble qu'on ne rend bien que ce qu'on ressent, ce qu'on éprouve un minimum.

D'abord, ce fut « l'affaire Laetitia » Perrais, du nom de cette toute jeune femme de 18 ans disparue près de Pornic le 18 janvier 2011. Une fin de soirée qui a très, très mal tourné...Pendant des semaines, les gendarmes s’acharneront à rechercher son corps démembré, poussés par le tenace procureur de la République de Nantes Xavier Ronsin qui voulait que soit rendue à la jeune victime son intégrité dans la mort. Rare situation dans nos carrières qui nous conduisent, à l’AFP, à changer de poste régulièrement, j'ai pu couvrir le procès de son meurtrier, Tony Meilhon. Condamné à perpétuité, son appel sera jugé en novembre 2014 à Rennes… où je serai alors en poste.

Et puis l'affreuse découverte, un 21 avril 2011, d'une famille entière de quatre enfants et de leur mère, assassinés et enterrés sous la terrasse de leur maison... […]

Ces deux affaires se sont maintenues longtemps en « une » nationale. Elles m'ont laissé le souvenir, à chaque fois, d'une plongée non-stop dans l'horreur. Une horreur qu'il fallait traduire, en choisissant chaque mot.

De la petite Laetitia, je garde l'image de son magnifique visage que l'on a vu sur toutes les affiches que sa famille placarda, d'abord pour la retrouver, puis pour se souvenir. Puis il a fallu, ajouter le sordide à l'horreur en août 2011, lorsque Gilles Patron, père d'accueil de Laetitia et de sa sœur Jessica, fut mis en examen pour des viols sur Jessica. J'ai, aussi, couvert son procès. Bizarre impression quand toutes les parties, tant l'accusation que de la défense, semblent familières.

De la famille Ligonnès, outre les photos des visages des enfants pleins de vie, je garde l'image de la porte, fermée, longtemps nue et blanc sale, de leur ancien domicile.

Je resterai longtemps reconnaissante au bureau de l’AFP à Rennes, consciente que je venais de passer les premiers jours non-stop dans cette enquête éprouvante, seule avec une très forte pression, de m'avoir épargné l'enterrement des cinq corps, couvert par Anne Meyer, venue me relayer.

De même je n'ai pas couvert l'enterrement de Laetitia.

Quelques mots sur le corpus…

Composé de trois documents de statuts très différents :

* Le document 1 émane d’une journaliste, critique littéraire qui publie sur un blog intégré au site Médiapart
* Le document 2 est un groupement de textes dans une œuvre singulière de sociologie, d’enquête journalistique, de littérature documentaire, écrite par un historien qui annonce son projet « « Je me suis dit que raconter la vie d'une fille du peuple massacrée à l'âge de 18 ans était un projet d'intérêt général, comme une mission de service public ».

Les thématiques du livre sont diverses : les inégalités sociales, la vulnérabilité des enfants et des femmes, le rôle des médias, l'institution judiciaire sans moyens, le poids du destin, le comportement des politiques…

* Le document 3 est le témoignage d’une journaliste qui a couvert le fait divers et qui est d’ailleurs mentionnée dans le livre de I.Jablonka : « *En plus de ces comptes rendus, je dispose des notes d’Alexandra Turcat. Dans le fichier qu’elle m’a envoyé, les notes, prises à la volée en style télégraphique, voisinent avec les dépêches AFP du jour ; ou plutôt les dépêches, polies et prêtes à être envoyées, émergent de ses notes, des mots pleins de coquilles, des bouts de phrases sans queue ni tête, comme la sculpture jaillit du bloc de pierre informe. Ce mélange, qui offre une vue imprenable sur le travail du journaliste au cœur de l’événement, est fascinant : « S’il y a urgence, la dépêche se construit au milieu des notes, alors même que le procès se poursuit. Tu vois les erreurs, les faiblesses, l’aléa du choix de ce qu’on retient ou pas. Si elles semblent précises, ces notes n’en sont pas moins incomplètes, car, ne pouvant tout taper, il y a déjà la présélection des phrases que je choisis de transcrire. » Encore deux ou trois relectures, et la dépêche, signée « axt », est publiée sur le fil de l’AFP, où elle sera à la disposition de tous les médias. »*

Ce sont très nettement les notions d’objectivité, de subjectivité, de prise de position ou d’effacement du journaliste qui sont ici interrogés et analysés.

L’analyse de ce fait divers est, pour I.Jablonka et A.Turcat, l’occasion d’interroger les dérives d’un métier mais plus globalement d’interroger notre société et ses acteurs.

Un point de vigilance particulier : ce corpus est très anxyogène dans la mesure où il traite d’un fait divers sordide et montre une image peu flatteuse de certains journalistes. L’intégration d’un document permettant la nuance serait bienvenue.

|  |  |
| --- | --- |
| **Titre de la séquence : De la réalité à la fiction, parcours d’un fait divers** | |
| **Objet d’étude de bac pro : construction de l’information** | **Niveau : 2nde** |
| **Place dans l’année : de préférence la 2e séquence de l’OE**  Quellescompétences visées ? | **Nb heures : 7h** |

* Finalités : entrer dans l’échange écrit ou oral selon la production visée + devenir un lecteur compétent et critique
* Attendus de l’examen travaillés : le récit d’invention (rédaction d’un fait divers)ou d’argumentation (réponse à la problématique) selon la production visée
* Attitudes recherchées : s’intéresser à l’actualité, être un lecteur actif et distancié

Quelle problématique ?

***Un fait divers est-il une vraie information ?* ou**

***Un journaliste peut-il être totalement objectif ?* ou**

***Le fait divers dit-il quelque chose de nos sociétés ?* ou**

***Le journalisme : la fin justifie-t-elle les moyens ?***

Plan / séances non détaillées, pas forcément dans l’ordre

Quelles activités ?

Quels supports ?

* Autre fait divers
* JT de l’époque des événements cités (voir INA)
* Articles de journalistes d’investifation, de guerre / Rapporteur de guerre, Chauvel

- biographies de journalistes victimes (otages, assassinés, exilés)

* Confronter des faits divers pour en ressortir des invariants
* Partir des représentations des élèves pour reconstruire le métier de journaliste
* Débat autour de l’information au service de la vérité ? Les limites, les risques…

**Chaque fin de séance est l’occasion d’un bilan avec réponse à la problématique de séance. A la fin, les élèves ont plusieurs écrits qui nourrissent la problématique générale.**

S1 : Comment la presse s’empare-t-elle d’un fait divers ?

*Contexte de production d’une information, identification des sources.*

*Lexique des sentiments, mélioratif/péjoratif*

S2 : Le journaliste : un mercenaire sans foi, ni loi ?

Ou Le journaliste : ouvrier ou artisan de la machine médiatique ?

*Contexte de production d’une information, identification des sources, mise en page/spectacle d’une information, devoir d’informer et dérives de l’info*

*Distinguer information, commentaire, prise de position.*

S3 : Quel est le temps de l’information ?

*De la dépêche à l’article, de l’enquête journalistique à l’enquête judiciare, quelle temporalité ?*

*La déontologie – l’attitude des consommateurs – lexique de la presse*

S4 : Comment un fait divers devient-il une œuvre ?

1. Frantz Touchais : gendarme qui dirigeait l’enquête. [↑](#footnote-ref-1)
2. Alexandra Turcat : journaliste détachée à l'AFP Nantes, en charge de la couverture de la Loire-Atlantique et de la Vendée. [↑](#footnote-ref-2)